

dominait le défilé sauvage qui conduit de Zekar dans l'immense plaine de Messad. Il était habité, je crois, par les Beni-Mida qui sont les ancêtres des habitants actuels de cette bourgade que le général Marey a visitée en 1844.

Entre *Oued-Sedeir* et *Aïn-el-Bel*, sur la rive gauche de la rivière, existe un ksar qui porte le nom cabile de *Timmormor*; on y construit en ce moment quelques maisons à l'usage des cultivateurs indigènes. Non loin de là, à Tademit, on rencontre également un village assez récemment abandonné. Un autre est situé sur la rivière de Fedjer, à l'entrée du Sahara. On va aussi relever ses ruines.

La vue de tant de centres indigènes ruinés excite naturellement à rechercher la cause de leur destruction. Les Arabes répondent invariablement qu'on les a abandonnés pour fuir la fièvre ou la guerre. Mais la première partie de cette explication ne pouvant convenir à beaucoup de ces *ksar* situés dans des lieux très-salubres, il reste l'autre cause qui est certainement la véritable. Je juge en cela du passé par le présent. Ainsi, quand je me trouve dans des villages réédifiés depuis deux ans, au milieu d'anciens vergers, les indigènes ne manquent pas de dire : Nous pouvons désormais braver les attaques des tribus de maraudeurs; grâce à la protection de la France, nous pouvons vendre ou manger nos légumes et les fruits des arbres que nous cultivons et vivre dans la plus grande sécurité.

D^r REBOUD.

Explorations du Tombeau de la Chrétienne.

Dans les *Instructions* rédigées en 1839 pour la Commission scientifique d'Algérie, MM. Hase et Raoul-Rochette insistaient particulièrement pour que le *Kobeur Roumïa* fût étudié avec le plus grand soin. Leur recommandation avait été prise ici en considération très-sérieuse; mais les difficultés exceptionnelles que ce travail présentait parurent si considérables, qu'en 1845, quand M. le comte Guyot, alors directeur de l'intérieur, voulut enfin l'entreprendre, il ne jugea pas — après avoir pris l'avis des hommes de l'art — qu'il fallût moins de *cinq mille francs* pour le mener à bien.

Or, d'après son programme, que j'ai sous les yeux, il ne s'agissait que de recherches à faire dans l'intérieur de l'édifice, et il n'était nullement question d'en déblayer la base, travail d'une

haute importance, cependant, pour l'histoire de l'Architecture.

L'état des crédits et certaines considérations toutes de circonstance ne permirent pas de donner suite à ce projet; et le vœu formulé par les deux savants académiciens ne serait pas encore exaucé, sans la sollicitude éclairée de M. le Maréchal comte Randon pour nos monuments et nos études historiques.

A la suite de mon inspection de 1855, je présentai à M. le Gouverneur-Général un projet d'exploration du *Tombeau de la Chrétienne*, qu'il voulut bien approuver et pour lequel il me fournit des moyens d'exécution.

J'ai profité des congés de Noël 1855 et de Pâques 1856, pour ébaucher cette œuvre très-difficile et fort pénible : c'est-à-dire que dans les deux explorations faites jusqu'ici, il n'y a pas eu plus de quinze jours de travail effectif, en déduisant le temps nécessaire pour aller et venir et les interruptions causées par les pluies. La dépense totale a été de 500 francs.

Le *Moniteur algérien* du 20 janvier 1856 a inséré un extrait de mon rapport à M. le Maréchal, Gouverneur, sur cette première exploration et ce document a été reproduit quelques jours après par l'*Akhbar*, dégagé de quelques incorrections qui s'étaient glissées dans la feuille officielle.

J'ai rendu compte à M. le Gouverneur-Général des travaux de la deuxième exploration, peu de temps après mon retour, dans le rapport qu'on va lire et dont j'ai voulu réserver la publication pour notre *Revue africaine*.

Voici l'extrait de ce rapport.

DEUXIÈME EXPLORATION (en mars et avril 1856).

Je suis arrivé le 23 mars, dimanche de Pâques, avec le personnel et le matériel mis à ma disposition par M le Gouverneur-Général, pour reprendre les travaux commencés le 19 décembre 1855 et interrompus le 5 janvier suivant.

L'exploration a duré du 24 mars au 5 avril inclusivement; mais en déduisant les interruptions causées par la pluie, il n'y a eu que huit journées de travail effectif. Parmi les cinquante zouaves mis à ma disposition, se trouvaient beaucoup de recrues et de convalescents que j'ai dû employer ailleurs qu'au *Tombeau de la Chrétienne* où il fallait des hommes vigoureux et habiles. Je les ai utilisés, autant que j'ai pu, à *Dar-ed-Delam*, lieu de notre bivac; les recherches

dans ces ruines romaines n'exigeant que quelques mouvements de terre assez faciles. Mais ce n'était là qu'un travail très-secondaire et tout-à-fait indépendant du but principal.

Celui-ci embrassait trois objets : la recherche de l'entrée du monument, celle de sa véritable forme architecturale et de la date approximative de sa construction.

Tout en poursuivant ces points essentiels de l'exploration, j'ai fait exécuter quelques travaux accessoires. Ainsi, j'ai fait dégager la partie supérieure de la fausse porte du Sud, dont le chambranle est mieux conservé que celui des autres faces. J'ai fait déblayer le trou qui se trouve au sommet du monument et que les Arabes appellent *menfous* ou soupirail. Ils prétendent que c'est une des entrées; et comme plusieurs européens partagent leur opinion, j'ai tenu à éclaircir le fait. Mais, je n'ai pas tardé à reconnaître que cette ouverture est le résultat d'une des nombreuses tentatives qui ont été faites pour pénétrer dans l'édifice : sa forme n'est pas régulière comme elle devrait l'être, si elle appartenait au plan primitif. Les parois, grossièrement taillées, accusent l'emploi des instruments barbares avec lesquels les Indigènes ont procédé à leur entreprise, qu'ils n'ont pas, du reste, tardé à abandonner. Car, après avoir fait enlever de la terre et quelques éclats de pierres qui garnissaient le fond du trou, je n'ai pas tardé à retrouver le noyau du monument.

Plusieurs hommes ont été employés aussi à tirer de dessous les pierres qui les masquaient des membres d'architecture, arrachés de leur place lors de la destruction du revêtement.

C'est ainsi que j'ai pu constater que le chapiteau ionien employé dans cette construction n'avait pas constamment la même forme et présentait — jusqu'ici, du moins — deux variétés qui seront décrites plus loin.

J'arrive maintenant à l'énumération des résultats obtenus à chacun des chantiers principaux.

RECHERCHE DE L'ENTRÉE.

Les pluies nous ont fait perdre la moitié du temps que nous pouvions employer à ce travail; autrement nous saurions dès-aujourd'hui si l'entrée est de ce côté, comme les probabilités l'indiquent, ou s'il faut la chercher sur un autre point. Mais si nous n'avons pas encore pu obtenir à cet égard une solution affirmative ni une conviction négative, nous nous sommes beaucoup rapprochés du but, car les travailleurs ont déplacé sur ce point une masse de pierres écroulées représentant une pyramide tronquée, haute de 6 mètres, large de 20 mètres à la base, de 10 mètres au sommet et épaisse de 40 mètres environ. La difficulté de cette besogne a été augmentée,

comme la première fois, par la grande quantité d'arbres séculaires, dont il a fallu arracher très-péniblement les racines.

Le résultat final a été de nous rapprocher beaucoup de l'axe du monument, par un simple déblai et sans avoir à enlever une seule des pierres qui se trouvaient à leur place primitive. Car, le rayon du monument étant à peu près de 30 m., nous avons pénétré de 14 mètres en marchant de la circonférence vers l'axe. Or, en tenant compte de la place occupée par la chambre sépulcrale, il est évident que la distance qui nous en sépare est désormais très-peu considérable ; de sorte que, tout autre moyen de recherches étant épuisé, on a la certitude d'y arriver en ouvrant une petite galerie longue d'une dizaine de mètres au plus. Mais, je le répète, c'est un moyen auquel il ne faudra recourir qu'à la dernière extrémité et qu'il n'y aura probablement pas lieu d'employer.

Le déblai opéré au grand éboulement sur la face de l'Est a permis d'étudier facilement la structure de l'édifice : aussi loin qu'on a pu pénétrer, on a toujours rencontré les mêmes assises hautes de 58 c. Les pierres sont simplement juxtaposées sans aucun emploi de mortier ; mais pour éviter les porte-à-faux on a coulé entre elles de la terre ou du sable, on y a même quelquefois placé de petites cales, quand l'intervalle était trop grand.

Il y a entre les assises du noyau et celles du revêtement des différences très-remarquables : ces deux dernières n'ont que 50 cent. de hauteur et les pierres qui les composent se touchent exactement par leurs diverses faces. De plus, elles étaient très-solidement rattachées les unes aux autres par des scellements en queue d'aronde, où une tige de métal était encastrée dans un culot de plomb. J'ai rapporté pour le Musée un échantillon de ces culots qui avait échappé aux recherches des Indigènes.

RECHERCHE DE LA VÉRITABLE FORME DU MONUMENT.

Ici le hasard ne jouait aucun rôle ; aussi, le succès a été aussi complet que possible, eu égard au temps consacré à ce travail et au nombre de bras qu'on pouvait employer.

On comprendra que les difficultés matérielles ont dû être fort grandes, si on se rappelle que, pour arriver au pied du tombeau, il fallait opérer un déblai dans une masse de pierres écroulées, haute de 5 mètres en moyenne et épaisse de 30 mètres. Quelques-unes des pierres à déplacer avaient 2 mètres 85 cent. de longueur ! Ce sont là, il faut l'avouer, des fouilles d'une nature toute exceptionnelle ; aussi, les personnes qui nous ont vus au travail peuvent seules comprendre à quel prix il a fallu acheter les résultats obtenus. Pour s'en faire une idée, en ce qui concerne le chantier de la

face Nord, il faut comparer la vue n° 6 (1), qui indique l'état des lieux quand le travail a commencé, avec la vue n° 10 qui indique à peu près le point où nous nous sommes arrêtés. Je dis à peu près, car il y a une fouille en contre-bas de près d'un mètre qu'on ne peut apercevoir dans cette épreuve photographique.

En somme, la fausse porte du Nord dont on ne voyait que le haut est aujourd'hui complètement découverte; et ce monolithe, de 4 mètres sur 1 mètre 76, apparaît maintenant dans toute sa hauteur, avec une portion de son chambranle et la partie inférieure des colonnes qui le flanquaient. Ces colonnes, en place, reposent encore sur leurs bases qui s'appuient sur un soubassement à moulures.

Maintenant que nos travaux ont mis complètement sous les yeux de l'observateur les principaux éléments de conviction, il est facile de reconnaître que si, en effet, le *Kobeur Roumïa* est d'ordre ionique, il présente des déviations de ce style, à quelque type qu'on le compare.

A la base des colonnes, au lieu d'un petit tore et d'un grand tore, il y a deux tores parfaitement égaux en épaisseur et en diamètre.

Le chapiteau n'est pas à oves. Celui des colonnes qui flanquaient les fausses portes est à palmettes et rappelle tout-à-fait le chapiteau ionien de l'Erechtheum d'Athènes, tel qu'il est indiqué par Stuart dans le tome 2^e de son ouvrage. Celui des autres colonnes est à bandeau et assez semblable au chapiteau ionien trouvé ici dans les déblais de la grande mosquée des Malékites et qui figure à notre Musée sous le n° 125.

La diminution des colonnes se fait aussi contrairement à la règle. Mais je dois réserver ce détail et quelques autres pour le travail de restauration auquel il manque encore quelques éléments.

En somme, jusqu'ici, les curieux qui visitaient le *Tombeau de la Chrétienne* n'avaient sous les yeux qu'un amas gigantesque de pierres taillées, les unes à leur place primitive et les autres entassées confusément autour de la base. Aujourd'hui, grâce aux travaux exécutés sous les auspices de M. le Maréchal comte Randon, la lumière commence à se faire dans ce chaos; l'aspect monumental se révèle à mesure que l'édifice se dégage des décombres qui l'obstruaient, et déjà l'on peut comprendre la construction bizarre, mais grandiose, qui servait de sépulture commune aux rois de Mauritanie.

On a vu, dans l'historique de la première exploration, que les pierres de revêtement portent des signes d'appareillage qui appartiennent toutes à l'alphabet latin. L'A à deux barres est celui qu'on

(1) Des vues photographiques étaient jointes à ce rapport.

rencontre le plus fréquemment, ainsi que l'X divisé en deux par un montant. On trouve encore ces autres signes : ID, Z, F II, LV, AL, F. Comme les Grecs et les Romains ont beaucoup de majuscules communes, on pourrait hésiter sur la nationalité de ceux qui ont tracé ces caractères, s'il ne s'en trouvait pas dans le nombre, l'L par exemple, qu'on ne peut attribuer qu'à l'alphabet latin.

En rapprochant cette circonstance des irrégularités architecturales du *Tombeau de la Chrétienne*, on se confirme dans la conviction que ce monument est bien l'œuvre de Juba II. C'est à son époque seulement, où des colonies romaines existaient sur le sol de la Mauritanie sous une domination berbère, qu'on peut appliquer cette construction romaine et pourtant étrangère au goût romain. Les colons italiens auront fourni la main-d'œuvre, et le plan leur a été imposé par Juba II, qui, peut-être, a voulu imiter quelque ancien édifice local qu'il avait sous les yeux ou qui aura subi l'influence des Grecs de Julia Cæsarea (1).

J'ai dit que les signes d'appareillage du revêtement étaient latins; mais, derrière ce revêtement, quelques pierres portent des signes bizarres que je ne puis rattacher à aucun alphabet, à moi connu. Cette particularité m'amène à en signaler une autre qui n'est peut-être pas sans quelque relation avec elle.

Sur la vue photographique n° 1, on aperçoit à droite, au-dessus d'un arbre, une grande cymaise fouillée en dessous à la manière d'une mouchette de larmier. J'en ai observé deux semblables sur d'autres points et dans des rapports identiques avec les assises qu'elles dominent et celles qui sont au-dessus. Une de ces cymaises était surmontée de quatre assises dont la plus élevée avait un rebord saillant à la partie supérieure, sorte de corniche seulement ébauchée.

Que des membres d'architecture soient employés comme matériaux dans des constructions plus récentes, c'est un fait assez commun, surtout dans ce pays; mais les retrouver en divers endroits, placés régulièrement à la même hauteur, dans les mêmes rapports, et de telle sorte qu'ils ont l'air d'être une portion d'entablement, ceci ne paraît pas aussi facile à expliquer.

On se demande, involontairement, si l'on n'a pas sous les yeux les vestiges d'un monument antérieur à la construction faite par Juba II, et si celle-ci même ne consisterait pas uniquement dans l'application d'un revêtement avec colonnade sur un édifice plus ancien. Dans cette hypothèse, les caractères inconnus dont j'ai parlé plus haut et qui s'observent seulement sur des pierres placées

(1) L'épigraphie locale prouve qu'il y avait beaucoup de gens de cette nation à Julia Cæsarea sous Juba II et son successeur.

derrière le revêtement actuel ne seraient-ils pas aussi des signes d'apareillage, tracés par des ouvriers indigènes, longtemps peut-être avant l'apparition des Romains sur le sol de la Mauritanie ?

Ces observations n'ayant été recueillies et rapprochées que vers la fin de la deuxième exploration, le temps m'a manqué pour étudier suffisamment cette question intéressante. Mais, si je dois m'abstenir de rien affirmer à ce sujet jusqu'à plus ample informé, je ne pouvais me dispenser d'en dire quelque chose dans cette notice.

Je rappellerai, en terminant, que j'avais cru jusqu'ici, d'après un travail de restauration fait, il y a quelques années, par M. Cazaban, conducteur des Ponts-et-Chaussées, que la base du *Tombeau de la Chrétienne* était octogone; mais nos travaux de déblai devant la fausse porte du Nord ont fort ébranlé cette croyance. Les colonnes qui flanquent cette fausse porte n'en sont pas détachées, comme M. Cazaban l'avait présumé, elles touchent immédiatement le chambranle. Cette circonstance, qui prouve un entre-colonnement plus étroit, suppose aussi plus de huit faces. Je ne suis pas éloigné de penser qu'il pouvait y en avoir douze. C'est, au reste, un problème qui sera résolu à la reprise des travaux, dès que nous aurons pu exécuter des déblais jusque vers l'angle Nord-Est.

Les travaux très-secondaires entrepris à *Dar-ed-Delam*, emplacement du bivac, à 800 mètres environ au N. E. du tombeau, ont eu les résultats suivants :

On a déblayé la tour octogone dont les fondations prennent la forme circulaire; on a trouvé, en enlevant les terres, des moulins à bras antiques différant très-peu de ceux dont les femmes arabes font usage aujourd'hui, une petite auge en pierre et un vase de même matière dont l'orifice a une forme triangulaire.

La construction romaine qui donne son nom à la localité, *Dar-ed-Delam*, ou maison de l'obscurité, a été déblayée également. C'est une belle citerne, à margelle en pierre taillée inscrite dans le sol très-solidement bétonné d'une cour antique; celle-ci est entourée de murailles aujourd'hui rasées presque au niveau du terrain. Il a fallu nos travaux dans cette citerne pour engager des gens de Chenoua à s'y hasarder à leur tour, car ce lieu leur inspirait jadis une assez grande terreur.

On a déblayé aussi une des petites citernes situées à la pointe Ouest du mamelon de *Dar-ed-Delam*. Leur plan trace une ellipse et la paroi intérieure est recouverte d'un enduit hydraulique très-bien fait et parfaitement conservé.

La proximité de ces ruines par rapport au *Tombeau de la Chrétienne*, la forme octogone de la tour qu'on y remarque, forme assi-

gnée jusqu'ici au *Kobeur Roumia*, et surtout le désir d'utiliser les hommes les plus faibles, m'avaient fait entreprendre ce travail dans un établissement antique qui pouvait avoir quelque rapport avec l'édifice qui s'élève non loin de là. Ce pouvait être, par exemple, le lieu où se tenaient les gardiens. Mais rien n'a confirmé cette dernière conjecture, et tout porte à croire que c'était seulement une station sur le chemin qui passe par les crêtes du Sahel.

Après avoir lu cette notice, on pensera, sans doute, qu'il reste encore beaucoup à faire pour obtenir la solution complète des divers problèmes indiqués au commencement de ce travail. Mais, on jugera peut-être aussi, qu'en une quinzaine de jours et eu égard aux grandes difficultés de l'entreprise, les résultats obtenus ne sont pas sans quelque valeur.

Je saisis, du reste, toutes les occasions qui pourront se présenter de reprendre cet intéressant travail; la besogne est maintenant assez avancée pour qu'on puisse espérer d'avoir hientôt le mot de cette énigme archéologique.

Les vues photographiques qui accompagnaient cette deuxième notice sont l'œuvre de M. Greene, ainsi que celles de la première exploration. Je saisis cette occasion de lui en témoigner une vive reconnaissance, au nom de tous les amis de l'art; son œuvre, importante pièce à l'appui, conservera l'état primitif du monument et indiquera toutes les phases du travail.

Une autre photographe distingué, M. Moulin, de Paris, a pris plusieurs vues pendant ma deuxième exploration. Faites par le procédé du collodion, elles ont l'avantage de pouvoir reproduire la nature vivante. Ainsi, l'une d'elles représente la face Nord dans le moment où les zouaves sont au travail; chaque personnage est un portrait parfaitement reconnaissable. On peut ainsi, par comparaison avec les travailleurs disséminés sur le monument, apprécier la masse imposante du *Tombeau de la Chrétienne*.

Ces photographies, rassemblées au nombre de vingt dans un album accompagné d'une notice manuscrite sur les travaux, sont déposées à la Bibliothèque d'Alger et mises à la disposition des personnes qui voudraient avoir une idée exacte du *Kobeur Roumia* avant et après mes deux explorations.

A. BERBRUGGER.

De l'esclavage musulman en France.

On a beaucoup parlé de la condition des esclaves chrétiens en Berbérie, mais on s'est peu occupé de celle des captifs musulmans.